

LES
ASSISES
2013

—
TRADUIRE LA MER

TRADUIRE *MOBY DICK* : UN SACRÉ SOUFFLE

MAÏCA SANCONIE

Une baleine en haute Provence...

Aborder la traduction de *Moby Dick*, c'est d'abord remonter le temps en mode accéléré et s'arrêter en mai 1938, lorsque les *Cahiers du Contadour*¹ publient cent vingt pages du roman, traduites collectivement par Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono ; leur version intégrale paraîtra en 1941 dans la collection blanche de Gallimard, sous les trois noms, même si aujourd'hui l'on ne parle que de « la traduction Giono ».

Lucien Jacques² est un poète, peintre, et artiste pluridisciplinaire venu s'installer en Provence en 1922, où il sera le découvreur et l'ami fidèle de Giono. Quant à Joan Smith, une antiquaire anglaise vivant à Saint-Paul de Vence (et dont on sait fort peu de choses !), elle avait été sollicitée pour une traduction mot à mot du roman de Melville. La genèse de cette traduction a été évoquée cet été à Manosque par Isabelle Génin lors des Rencontres organisées par l'Association des Amis de Jean Giono³. Cette année, le thème des Amériques a éclairé d'un jour nouveau l'œuvre de cet écrivain et préfacier fantasque, auteur d'une biographie fictive dans *Pour saluer Melville*. C'est d'ailleurs cette dérive constante vers l'imaginaire gionien qu'a analysée Isabelle Génin dans l'exposé détaillé de ce qu'elle qualifie d'« enquête au long cours ». Auteur d'études stylistiques contrastives (notamment d'une thèse) sur les trois premières traductions de *Moby Dick*, Isabelle Génin a raconté l'histoire de ce roman en français et

1 Revue trimestrielle créée par Lucien Jacques et Jean Giono, de l'été 1936 à février 1939. Le Contadour est un hameau du village de Redortiers, près de Banon, sur les flancs de la montagne de Lure, en haute Provence.

2 Voir l'association des Amis de Lucien Jacques : amislucienjacques.wordpress.com

3 Rencontres « Giono des Amériques », Manosque, 1^{er}-5 août 2013 / Revue Giono n° 7, 2013-2014, Manosque.

s'est penchée sur la contradiction entre « la tendance simplificatrice constatée au fil de l'œuvre traduite et les commentaires de Giono sur son travail ». Dans *Pour Saluer Melville*, en effet, Giono affirme avoir tenté de reproduire la prose « océanique » de Melville – faite, dit Isabelle Génin, « d'empilements lexicaux, de répétitions et de redondances, de mots obscurs ou anciens, de multiples métaphores filées, de phrases très longues dessinant des labyrinthes et des figures architecturales ». Or cette traduction collective, dont « Giono n'a pas été la cheville ouvrière », est plus courte que l'original grâce à « des coupes discrètes, au fil des phrases, des suppressions de répétitions et de passages considérés comme redondants. L'organisation des phrases est souvent modifiée, donnant une impression de moindre irrégularité que l'original ». Elle est le fruit d'une stratégie cibliste, qui s'inscrit dans un « grand mouvement de découverte des auteurs américains pendant et juste après la Deuxième Guerre mondiale ». Elle a aussi « fait texte », malgré la concurrence des traductions ultérieures et malgré ses imperfections, en raison de sa densité et de « sa grande puissance d'évocation ». La pérennité de cette traduction est aussi due au capital symbolique de Giono, déjà très célèbre en 1941, et au « malentendu quant à l'implication de ce dernier dans l'élaboration de la traduction ». Car Giono, pensant tout d'abord « exercer une activité de repos entre deux moments d'écriture », se trouve vite dépassé par l'ampleur du projet. Pris par l'écriture de son œuvre, il a essentiellement révisé la version réalisée par Lucien Jacques. Et c'est la lecture, non la traduction, qui a été au cœur de l'expérience esthétique mettant « Melville au cœur de son œuvre ».

À la suite d'Isabelle Génin, j'ai tenté de retrouver les traces de cette lecture empathique, étroitement associée au paysage de la campagne manosquaine. Partant de l'hypothèse que les révisions de Giono sont l'expression d'une maturation de sa lecture, j'ai tenté de repérer ses interventions en prêtant attention aux différentes adaptations et ajouts mettant au jour différentes stratégies de traduction évocatrices et /ou typiques du style gionien. La plupart placent le livre dans l'oralité, invitant le lecteur à écouter autant qu'à lire. Ce repérage s'appuie sur les commentaires de divers chercheurs et les témoignages publiés sur l'élaboration de la traduction du roman. Cependant, il n'a rien de scientifique, et relève avant tout d'une expérience de lectrice, ouvrant par de simples hypothèses un champ de recherche encore inexploré.

Ces observations portent sur les cent premières pages ainsi que sur les chapitres 15 et 28 du texte traduit. Elles permettent de constater que Giono fusionne l'étrangeté propre à la nature du texte de départ avec des éléments familiers de son environnement. Pour valider cette provincialisation, il renforce parfois les éléments étrangers du texte dans ce qu'ils peuvent avoir d'exotique pour l'époque. Ainsi, il acclimate *dumplings* et *hot rolls* en « pouding » et « croissants chauds », fait du potage de palourdes un ragoût de clauvisses (dérivé du provençal clauvisso) et/ou de poissons, proche de la bouillabaisse. S'il conserve à la traduction son poids d'étrangeté, il le repousse à la marge, instaurant un jeu de reflets entre Melville et son propre univers méditerranéen – « un empayement », écrit Jean-François Durand, dans une identification fusionnelle avec Melville.

La traduction apparaît alors comme une ouverture dans l'œuvre originale, une sorte de navigation libre menée par le double de l'auteur. Giono traducteur continue son œuvre d'auteur, assimilant Achab et Melville à sa terre natale, annulant le rapport hiérarchique entre le texte original et sa traduction. Celle-ci apparaît comme une reconquête de son espace intérieur, par la construction d'images qui assurent l'unité du texte et éclairent autant l'œuvre de l'autre que sa propre matière littéraire.

... et deux cétacés en Arles

Arles.

Ses Assises de novembre, ses ateliers, ses conférences, et cette année, l'horizon des 30^{es} rugissantes. *Moby Dick* s'y est invitée aussi, soufflant son jet puissant sous les eaux tumultueuses des mots imprimés.

Animé par Bernard Hœpffner et Camille de Toledo⁴, l'atelier de traduction – en anglais *on-site* et *on-line*⁵ – nous a familiarisés avec la plateforme TL-HUB⁶ et ses possibilités de traduction collaborative en ligne. Le passage abordé – le début du chapitre 59 – a soulevé des interrogations sur les choix réalisés par les quatre traducteurs du

4 Auteur d'une interview, « Pourquoi aimez-vous *Moby Dick* ? », réédition de la traduction de *Moby Dick* par Henriette Guex-Rolle aux éditions Garnier-Flammarion en 2012.

5 Atelier *Moby Dick* on-site et on-line, « Les 30^{es} Rugissantes- Traduire la mer », XXX^{es} Assises de la traduction littéraire en Arles, 8-10 novembre 2013.

6 Translate the World – réseau mondial de traduction sur Internet. Voir <http://tlhub.org/>.

roman en français : outre l'équipe Giono, il y eut Armel Guerne (éditions Le Sagittaire, 1954) ; Henriette Guex-Rolle (Cercle du Bibliophile puis éditions Flammarion, 1970) ; Philippe Jaworski (éditions Gallimard, collection de la Pléiade, 2000). Restait aux participants, on-site et on-line, quantité de problèmes à résoudre : préciser les déplacements de la baleine dans le passage étudié, choisir parmi les diverses définitions du plancton, trouver des termes techniques propres à la marine à voile, respecter le rythme, les allitérations, etc. Un sacré souffle pour plonger en eau profonde, resurgir ruisselant de trouvailles mais pas toujours du goût de Melville, et replonger, resurgir encore... Une aventure océanique que les participants ont été invités à poursuivre ensemble sur le site de TL-HUB.

Moby Dick a ramené dans son sillage un autre compère, inattendu, intraduisible, sonore et magnifique. Un certain *Horcynus Orca*, du Sicilien Stefano d'Arrigo. « Un livre Léviathan », dont nous avons entendu des passages en italien et en traduction, et dont ses traducteurs, Monique Bacelli et Antonio Werli, nous ont livré des extraits (flux vivants aussi difficiles à dompter que les courants marins qui les parcourent) dans une rencontre puis dans un atelier de traduction, dont je dirai deux mots puisque *Horcynus Orca* est, selon George Steiner, « la réponse européenne à *Moby Dick*⁷ ». Je dirai le ton homérique de son récit, lent et vertigineux, les recherches tentaculaires pour tenter de cerner un simple mot (comme *rema*, un courant n'existant que dans le détroit de Messine), la ténacité admirable de ses deux traducteurs attelés à une tâche titanesque, et leur modestie non moins admirable devant le flot de remarques de l'assistance.

Durant ces deux journées, nous avons côtoyé deux romans fondateurs de nos relations d'humains avec l'immensité de la mer et sa puissance de création. « Traduire la mer » nous a engagés dans un mystère supplémentaire – celui qui se déroule sous les apparences, sous les vagues, qui nous entraîne dans les profondeurs et nous fait découvrir une géographie quasi intérieure.

7 Cité dans <http://www.fricfracclub.com/spip/spip.php?article722>.
